

LE RIRE

M. Camille Mélinand a fait sur « le Rire » une étude détaillée dans le dernier numéro de la *Revue des Deux-Mondes*.

Il cite les opinions les plus en vue. Celle de Hegel : « Le rire est un signe qui annonce que nous sommes si sages que nous comprenons le contraste et nous en rendons compte. » Heureusement qu'il n'est qu'un signe, car, pour être si sage, il faudrait rire trop souvent. Comprendre le contraste et s'en rendre compte est une des occupations dont on se fatigue le moins. Pour d'autres raisons, M. Camille Mélinand y trouve des objections.

Il rappelle aussi l'explication de Bain : « L'occasion du rire, c'est la *dégradation* d'une personne ou d'un intérêt ayant de la dignité, dans des circonstances qui n'excitent pas quelque émotion plus forte. Le risible naît lorsque quelque chose qu'on respectait avant est présenté comme médiocre et vil. » M. C. Mélinand n'est pas plus satisfait et il nous donne ce résultat de ses observations : « Ce qui fait rire, c'est ce qui est à la fois d'un côté absurde, et de l'autre familier. » Il soumet cette loi aux différents procédés de vérification logique, à la méthode des *différences*, et volontiers il nous persuaderait.

M. Mélinand n'a pas usé de l'hypothèse de Stendhal : « Le rire est un mouvement subit de vanité, produit par une conception soudaine que nous avons quelque avantage comparé à une faiblesse que nous remarquons actuellement chez les autres ou que nous avions auparavant ; car nous fions des bêtises que nous fîmes l'année dernière ».

Il y a du bon dans chacune de ces théo-

ries. Pour nous, nous pensons qu'aucun ne s'applique à tous les cas et que nous ne rions que lorsque nous ne sommes pas sérieux. Cette lapalissade nous convient car nous n'attachons guère qu'une curiosité discrète et détachée à ce problème. De même nous ne prendrons jamais parti dans les questions de numismatique, de jaliographie, c'est affaire aux spécialistes.

Nous n'aimons guère les loupes ; pour l'ordinaire de notre vieilogue, elles nous restreindraient. Nous profitons cependant des conquêtes de la névrologie micrographique, car alors sont en cause les problèmes très importants du mécanisme cérébral, dont la connaissance serait très pratique pour nous perfectionner.

Il reste que le rire est souvent méchant, qu'il est laid. Il défigure trop de physionomies grossières. Le rire pour être aimable doit être ironique, d'une ironie intelligente et sympathique. Nous lui reconnaissons de la civilité dans un salon pour causer de rien avec sous-entendus. Il orne les visages des tendres un peu tristes, légèrement sceptiques. Alors il cesse de répondre à toutes les explications que nous avons énoncées et devient un courage bienveillant. Le mot courage est pris au sens classique.

Eugène Vence.

quelque personnage ayant su se rendre populaire.

En réalité, les élections sont un jeu comme celui de la Bourse ou le baccara, et la seule raison qu'on ait de préférer un mode de scrutin à un autre, c'est que, avec celui qu'on préfère, on croit pouvoir mieux trier ou avoir plus de chance de gagner.

Or, il ne faut pas que les socialistes se fassent d'illusions. Le mode de scrutin qui leur est le plus favorable c'est le scrutin d'arrondissement, à l'aide duquel ils peuvent faire élire par deux mille à cinq mille voix leur candidat dans les centres industriels, alors qu'il serait écrasé au scrutin de liste. Et l'on peut être certain qu'avec celui-ci la majorité prochaine serait compactement opportuniste et réactionnaire.

Ceux qui s'en doutent, comme M. Millerand, demandent la représentation des minorités. Mais si les minorités sont représentées, il n'y a plus de suffrage universel qui est la loi des majorités; et, en outre, ce n'est pas telle ou telle minorité qui, par privilège spécial, doit être représentée; ce sont toutes les minorités. On

serait par trop commode pour les spéculateurs de tous ordres. Les ouvriers d'art se révoltent contre un état de choses qui les déprime, les empêche de donner la vie aux rêves qu'ils portent en eux, les rabaisse de plus en plus au rôle de manoeuvres, les condamne à ces machinales copies que M. Nocq leur reproche. Ils font œuvre d'hommes libres, leur cause est à la fois juste et noble puisqu'il s'agit de leurs propres intérêts et de ceux de l'art lui-même; c'est ce qui leur vaut tant de sympathies, c'est ce qui fait qu'ils vaincront.

Quoi que notre confrère en pense, les artisans peuvent faire œuvre d'artistes et, chose curieuse, c'est sur ce point M. Nocq lui-même qui, pour beaucoup, a fortifié mon sentiment par son intéressante enquête sur l'évolution des industries d'art.

De cette enquête ressort avec netteté l'influence du commerce sur l'art, ce fait même que la décoration moderne n'a point de style qui lui soit propre, que les innovations des hommes qui s'y adonnent sont impitoyablement repoussées par les marchands, soucieux avant tout de vendre, c'est-à-dire de se conformer au goût du public, à la médiocrité. Les artistes, obligés de subir une formule, ne peuvent imposer leur idéal. Cependant il leur faut vivre et ils acceptent des besognes, ils confectioignent des copies qu'ils méprisent et qu'ils ne demandent nullement le droit de designer, comme le croit notre confrère. Au reste, le *Journal des Artistes* lui-même a bien voulu reproduire quelques lignes d'un article où je disais exacte-